

ART Evocation de la création au Mexique avec « Narcochic Narcochoc » au Musée des arts modestes de Sète

Le mythe noir de Tijuana

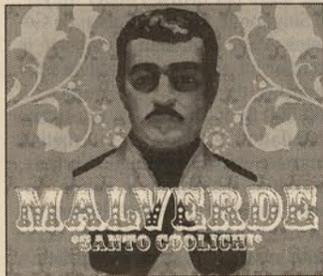
Éric Biétry-Rivierre

Il existe à Culiacan, au nord-ouest du Mexique, un sanctuaire dédié à Jesus Malverde, brigand paraît-il au grand cœur, qui n'a sans doute jamais existé ou qui serait la synthèse de plusieurs ayant vécu entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle. On cherchera donc en vain une photo de ce Robin des Bois des tropiques au Musée des arts modestes de Sète qui présente actuellement une exposition sur la « narcoculture » (1). En revanche, ses représentations sont partout. Une iconographie populaire l'a fixé dans un curieux syncrétisme christiano-hollywoodien doté de fines moustaches à la Clark Gable, d'un foulard de cow-boy rebelle et d'une chemise blanche de martyr.

Ce saint laïc est aujourd'hui celui de tous les trafiquants et dealers du pays des Aztèques et des conquistadors. Il est si populaire que le jour des morts, sa chapelle enregistre plus d'affluence que la cathédrale voisine. Même l'évêque viendrait alors y dire la messe. L'endroit, haut en couleur, saturé de « milagros », de « retables » et autres ex-voto pittoresques tels que des boucles de ceinturons nacrés, des gourmettes ou des nœuds de bolos

western, est actuellement reconstitué à l'entrée du musée où il sert d'introduction à « Narcochic Narcochoc », petite mais riche évocation voulue par le maître des lieux Hervé Di Rosa.

Sous une immense carte représentant les routes de la drogue en Amérique centrale, au rez-de-chaussée de ces anciens chais, aidé par le critique



d'art Marco Granados, il a invité dix jeunes artistes mexicains et une Française - Jeanne Susplugas, dont les photographies jouent sur l'ambiguïté entre les médicaments et la drogue - à présenter leurs réflexions sur la manière dont l'économie noire (300 000 millions de dollars annuels) génère au pied de la Sierra Madre tout un mode de vie, jusqu'à une culture, voire une mythologie. Ainsi les sculptures anthropomorphes d'Einar et de Jamex de la Torre, constituées

d'objets de récupération inclus dans du verre soufflé, ont des membres faits avec des fusils à pompe. Ainsi Alfredo Salazar tire-t-il ses clichés sur des panneaux de buvard d'ecstasy.

« Attention, il ne s'agit pas de faire l'apologie de la drogue, prévient d'emblée Hervé Di Rosa. Il ne s'agit pas non plus d'une exposition sur les rapports entre la consommation de stupéfiants et l'art. Pour cela, il faudrait une grande machine comme le Centre Pompidou. Nous avons juste choisi de montrer une esthétique méconnue, taboue et pourtant très populaire au Mexique, née de la production et du marché de la drogue. »

Elle donne à réfléchir car Hervé Di Rosa n'a pas voulu occulter l'ambivalence exprimée par des artistes à la fois horrifiés et fascinés par la violence et la mort. A cet égard, le collage intitulé *Muerto en Tijuana* (« Mort à Tijuana ») d'Octavio Castellanos semble le plus éloquent. Il a affiché près d'une centaine de photos d'identité de personnes tuées par balle autour de la silhouette d'un fusil-mitrailleur. « Une plaisanterie de mauvais goût, confie l'auteur. Je suis moi-même un dealer. » Difficile d'échapper au mythe noir de Tijuana.

(1) Jusqu'au 31 octobre.
Rens. : 04.67.18.64.00



L'effigie de Jesus Malverde, saint des narcotrafiquants, est omniprésente dans l'art populaire mexicain (à gauche et ci-dessus). Son culte inspire également les jeunes artistes locaux comme Einar et Jamex de la Torre (ci-contre), Eduardo Sarabia (porcelaines polychromes) ou encore le graphiste Luis Romero (ci-dessous). (DR.)



Documentaliste pour le cinéma, Oscar Sanchez connaît bien les goûts des narcotrafiquants

« Une esthétique sous influence »

Originaire de Culiacan, Oscar Sanchez travaille pour le cinéma. A l'occasion de ses travaux de documentaliste, il a pu pénétrer l'intimité des grandes familles de narcotrafiquants mexicains et se lier d'amitié avec quelques « parrains » d'envergure. Ce sont eux qui lui ont offert les effets personnels qui forment aujourd'hui une étonnante collection, visible à Sète, exposée pour la première fois au monde. On y voit des chemises de soie de style Versace, décorées d'AK 47, de feuilles de marijuana, avec une vierge dans le dos, des santiags en serpent ornées de motifs de roses, des bijoux en or en forme de scorpion ou représentant Jesus Malverde : autant d'intrigantes et inquiétantes curiosités.

LE FIGARO. - Les narcotrafiquants achètent-ils beaucoup de tableaux ?

Oscar SANCHEZ. - Ils sont peu présents sur le marché de l'art. Contrairement à ce que l'on croit, ils n'ont pas besoin de ce circuit pour blanchir leur argent sale. Au Mexique, il suffit d'ouvrir une société écran et le tour est joué. Par ailleurs, il existe des

placements plus sûrs et plus rapidement rentables. J'en ai connu un qui importait des vaches suisses par exemple.

Quels sont leurs goûts ? L'art moderne ne les intéresse pas, même celui du Colombien Botéro. Ce qu'ils adorent, c'est qu'on les peigne eux et leur famille, de manière très ressemblante, très classique, très

convenue. Pour cela, ils font rarement appel à des portraitistes étrangers. Ils paient très bien. En revanche, il est impossible de refuser une commande. C'est l'argent ou une balle dans la tête. Mais, en fait, cette alternative n'existe pas. Au Mexique, les artistes rêvent d'être sollicités par un baron de la drogue, leur avenir et celui de leur famille sont alors assurés. Ils changent aussitôt de statut. On se les arrache, il y a une sorte de compétition à celui qui aura le meilleur. C'est une question de fierté.

Cela est valable pour tous ? Tous, architectes, musiciens, cinéastes... Les premiers sont d'abord recrutés pour réaliser des sépultures puis, s'ils plaisent, on leur confie une ha-

cienda. Certaines sont énormes et toujours à embellir. On y mélange parfois les styles colonial, gothique, moderne, grec. Que sais-je ? Les architectes, comme tous les artistes, ont simplement pour mission de répondre aux rêves les plus fous. Si c'est raté ce n'est pas grave, on détruit et on recommence. Le plus dur pour un « narco » n'est pas de payer mais de vivre suffisamment longtemps pour voir sa réalisation achevée.

Et les musiciens ? Comme pour les peintres et les architectes, il existe des formations affiliées exclusivement à une famille. Elles jouent lors des fêtes privées et chantent des corridos, genre de ballades populaire nées dans les années 70 dans le

nord du pays. Ce répertoire, que certains voudraient censurer puisqu'il vante dans un langage à peine codé les qualités de puissants négociants en marijuana, cocaïne et héroïne, n'a cessé de s'étoffer. Au point de remplacer la geste née de la vie d'Emilio Zapata et de Pancho Villa. Un des groupes les plus célèbres Los Tigres del norte (Les Tigres du Nord) vit à Los Angeles. Il existe une production discographique lucrative (Fonovisa, Musart, Emi) jusqu'aux Etats-Unis, un marché noir, mais évidemment aucun droit d'auteur.

Vous évoquez également le cinéma ?

Oui car, comme les « narcos » financent leur musique, ils produisent leur cinéma. De préfé-

rence de série « B » ou des *video-homes*, avec beaucoup de coups de feu, de vengeance, d'honneur à laver... Parfois on y voit de vrais bandits. Les films s'intitulent *Contrebande et trahison*, *La Mafia de la frontière Tula*, *L'Enlèvement de Camarena*...

En résumé, que cherchent les trafiquants dans l'art ? La même chose que cherchaient vos grands nobles au Moyen Age. A entrer dans l'imaginaire collectif, une sorte de blanchiment social qui les rend bons et les immortalise. Ils aiment être glorifiés, d'où leur amour du grandiose et du souvenir, fût-ce au prix du kitsch.

Propos recueillis par E. B.-R.